

Théologie et Education

Belgrade, août 1997

Conférence de père Boris BOBRINSKOY,
Doyen de l'Institut Théologique St. Serge (Paris)

Le thème général de cette conférence, de ce congrès auquel je suis très honoré de participer, très ému et très troublé, je dirais - et ce n'est pas un simple mot, ce n'est pas de la coquetterie de ma part - et j'étais troublé de prendre la parole devant vous - c'est "Théologie et Education".

Je voudrais d'emblée ouvrir le débat ce matin de manière contradictoire, de manière je dirais provocatrice en rappelant tout d'abord deux ou trois textes bibliques. Le premier, de la première épître de Saint Jean - Chapitre 2, versets 20 et 27. « Quant à vous, vous avez reçu l'onction venant du saint et vous savez tous, je vous ai écrit non que vous ignoriez la vérité mais parce que vous la connaissez », et un peu plus loin « quant à vous, l'onction que vous avez reçue de lui demeure en vous et vous n'avez pas besoin que l'on vous enseigne, mais puisque votre onction vous instruit de tout, qu'elle est véridique, non mensongère, comme vous a enseigné, demeurez en Lui, demeurez dans cette onction, c'est à dire dans le Saint Esprit ».

A partir de là, je voudrais mettre en question les principes mêmes et les modalités de l'enseignement de la théologie, de la sagesse, de la vie en Dieu. Je rappellerais aussi une parole de Seigneur dans l'Evangile de St. Matthieu (Matthieu 23; 10): « Pour vous, ne vous faites pas appeler rabbis, car vous n'avez qu'un maître et tous vous êtes des frères et n'appelez personne votre père sur la terre, car vous n'en avez qu'un, le Père Céleste, et ne vous faites pas, non plus, appeler docteurs, car vous n'avez qu'un docteur, Le Christ ». Tout ceci est un préambule, mais un préambule nécessaire et j'y vois deux raisons: premièrement, afin de rendre les spécialistes de la théologie, les spécialistes de la connaissance et de la sagesse, de les rendre un peu plus humbles (de nous rendre un peu plus humbles) et deuxièmement, pour donner une plus grande espérance à ceux qui ont été régénérés par le saint baptême, à ceux qui ont reçu la christianisation dans l'esprit de la Pentecôte qui est esprit de sagesse et de connaissance et de vérité et qui ont été nourris (qui avons été nourris) du pain, de l'immortalité du Père Céleste.

Quel est donc le préambule que j'ai voulu donc vous présenter, afin de voir que le problème de la connaissance théologique et de la théologie en général n'est pas un problème simple?

Mon sujet a été, je l'ai proposé : théologie et spiritualité. Nous avons là deux grands thèmes, deux grands domaines, presque deux mondes, pense-t-on, de sagesse aussi, l'une ou plutôt deux modalités de la sagesse unique, l'une avec une tendance plus intellectuelle dans le sens - nous voudrions l'espérer positif et béni de l'intelligence éclairée par l'Esprit Saint, mais théorique néanmoins. Je veux dire une tendance, une tendance qui peut devenir, d'ailleurs, excessive, une autre plus pratique, plus vécue, qui peut aussi devenir un pragmatisme excessif .

Il faut chercher certainement la complémentarité des deux, car l'une et l'autre, théologie et spiritualité, prises à part, comportent, chacune, des dangers réels. Il s'agit d'instaurer un dialogue permanent entre la théologie, entre la théognosie je dirais, non seulement la parole sur Dieu, mais la connaissance de Dieu, la recherche de Dieu (en français - la quête de Dieu).

Cette recherche de Dieu structure notre intelligence et la vie en Dieu qui est la spiritualité. L'une cherche l'autre.

Parfois pourtant, la théologie et la spiritualité s'opposent, parfois elles s'ignorent, parfois elles se refusent l'une à l'autre. Elles se craignent aussi mais, à la limite, elles peuvent ne faire que un. Je dirais aussi que la distinction entre théologie et spiritualité est d'une part ambiguë, d'autre part elle a les caractéristiques de la crise de la théologie et de la crise de la spiritualité de notre temps; chacun de deux termes devrait se suffire; quand nous parlons théologie nous devrions nous rappeler la parole d'Évagres (Evagrie): «Celui qui est théologien prie, celui qui prie est théologien ». Je reviendrai à cela. Quand nous parlons spiritualité nous devrions nous souvenir cette spiritualité qui embrasse tout le fonctionnement de notre intelligence, non moins que de notre praxis et de notre ascèse.

Ainsi nous pouvons dire de manière rudimentaire que la théologie est une formulation, un langage de l'intelligence, un langage de l'Eglise, formulation de l'expérience: de l'expérience spirituelle, de l'expérience de Dieu, de l'expérience de et dans l'Esprit Saint, de la vie en Dieu. Et cette expérience, nous l'appelons aussi spiritualité ou vie dans l'esprit plutôt. La spiritualité dans ce sens parlera davantage de la recherche pratique de Dieu, de l'expertement vécue, des dangers et des chemins de l'ascèse. En 1948, le père Florovsky était venu de Grèce, après la guerre; on lui avait confié le cours de Théologie morale et, en commençant ce cours il a dit: « La théologie morale n'existe pas. Il n'y a que la théologie ascétique ». Donc, expérience vécue, formulation de l'ascèse emmagasinée à travers les siècles par l'expérience des pères, tout cela sous le souffle embrasé de l'Esprit Saint, de l'Esprit Saint qui forme en nous progressivement l'icône vivante du Christ, l'icône du Christ non faite de main d'homme.

Ainsi, je disais que, dans notre temps, cette distinction entre théologie et spiritualité marque, dénote, une véritable crise, une crise de la théologie surtout, une crise que connaissent, je le dirais, toutes nos écoles de théologie.

La théologie risque d'être spéculative, répétitive, sclérosée, livresque.

Bien sûr, on aime beaucoup rappeler cette autre parole du père Florovsky qui parlait que l'orthodoxie, que la théologie orthodoxe a vécu une période de captivité babylonienne, captivité occidentale. Je dirais que cela est partiellement vrai, nous savons que la théologie russe, en particulier au XVII-XVIII siècles, a été très marquée par la méthodologie scolastique occidentale, mais il ne faut pas tout mettre - ce serait trop simple de tout mettre - sur le dos de la pensée occidentale. Nous avons eu, nous aussi, nos tendances scolaires, je dirais scolastiques. Et par conséquence l'église orthodoxe, la théologie orthodoxe a toujours eu besoin de retrouver ses propres sources dans la Patristique, dans la liturgie, dans l'eucharistie, dans l'expérience vivante des pères.

Pour parler de la théologie, j'aimerais vous dire tout d'abord que l'objet et le langage de la théologie doivent être consonants, correspondants, conformes l'un à l'autre. Et je vais vous proposer cette idée qui m'est un peu personnelle et que je développe souvent et que je vais développer ici, avec vous, que si l'objet même de la théologie, c'est le mystère de Dieu, de la Trinité, nous pouvons alors dire d'une part que la théologie elle-même, elle doit avoir une structure, une méthodologie, une structure trinitaire, et je vais le faire en deux exemples.

Premièrement j'oserai dire que la source de la théologie, c'est le Père de la connaissance, toute connaissance vient du Père Céleste de qui découle, n'est-ce pas, tout don parfait. Rappelez-vous l'épître de Jacques.

L'objet de la théologie, c'est le mystère du Christ - Dieu et homme -, la puissance, la vérité de la théologie, c'est l'Esprit Saint. Je peux le dire encore d'une autre manière: je dirais que dans la théologie nous retrouvons le triple: le mystère de la Trinité dans le Père qui est le silence, le Fils qui est la parole et l'Esprit Saint qui est la vie elle-même, la puissance même de cette parole qui pénètre et qui se transmet: silence, parole et puissance.

J'ai dit puissance, je pourrais dire vie aussi bien. Ce sont deux exemples, deux clichés, deux chemins; il y en a bien sûr beaucoup d'autres.

Je vais m'arrêter sur le mystère trinitaire, non pas simplement pour vous faire un cours de triadologie, mais pour montrer que toute la vision trinitaire et toute l'expérience de Dieu part du mystère de la Trinité qui nous est communiqué. Premièrement, mystère du Père. Il ne faut pas oublier le Père; il est difficile de parler du Père et d'ailleurs je dirais que Le Notre Père est pour moi une des prières les plus difficiles, difficile parce que nous ne pouvons dire le mot « Père » véritablement que lorsque nous avons en nous-mêmes le feu de l'Esprit Saint. C'est seulement lorsque l'Esprit Saint est en nous, que l'esprit lui-même gémit dans nos cœurs « Abba – Père » et si le feu est non pas éteint, mais s'il subsiste à peine, alors le mot même « Père » est un mot trop faible, un mot - je dirais - qui ne passe pas.

Mystère du Père l'indicible, l'invisible, et là nous allons tout de suite, quand nous disons que le Père est l'invisible. Saint Irénée de Lyon disait au second siècle: « Le Fils est le visible du Père, le Père est l'invisible du Fils ».

On va voir donc tout de suite cette dialectique, cette tension nécessaire entre le visible et l'invisible.

Faites attention! N'enfermons pas le Fils dans le visible parce que le Fils demeure dans le sein du Père de toute éternité, n'enfermons pas non plus le Père dans l'invisible parce que là l'évangéliste Jean ou plutôt le Seigneur dans sa discorose à Dieu nous dit une parole extraordinaire, unique dans tout le Nouveau Testament: « Si quelqu'un m'aime il gardera ma parole », Jean 14-23, « et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons chez lui notre demeure ».

Ceci, je dirais, contredit tous les schémas courants de l'invisibilité, de l'inaccessibilité, bien sûr de celui qui, comme le dit Saint Paul, demeure dans une lumière inaccessible ou comme le dit le prologue de Jean « nul n'a jamais vu Dieu ».

Donc, nous avons tout d'abord cette dialectique, cette tension bénéfique et douloureuse toujours entre l'invisible et la parole du silence, entre l'invisible et le visible. Dans ce premier aspect du mystère du Père, le Père engendre le Fils. L'engendrement signifie le déversement dans le Fils de toute la plénitude de la vie divine. Le Père est là, il faut retenir ce déversement, cette transmission, ce don total. Le Père ne garde rien pour lui, la seule chose que le Père garde, c'est d'être Père, mais il transmet non pas la paternité, mais il transmet toute l'essence, toute la nature, toute la vie, toute la gloire divine, tout l'Esprit Saint qui possède du Père repose aussi dans le Fils. Nous avons là le mystère ultime de la paternité-filiation. C'est ainsi que la paternité divine et nous avons maintenant tout de suite déjà passe au plan de la vie en Dieu de créature. La paternité divine qui était dans l'Ancien Testament un anthropomorphisme, cela signifie une image empruntée à l'expérience naturelle de l'homme. Et vous connaissez tous les anthropomorphismes par exemple: la

colère de Dieu, les mains de Dieu, les pieds de Dieu, le dos de Dieu, le visage de Dieu et tous les sentiments de Dieu, tous sont dans l'Ancien Testament empruntés à l'expérience humaine, quand le Dieu s'appelle l'époux ou et le Père.

Eh bien, comme le Père, dit le Psaume 102, aime ses enfants, ainsi Dieu a pitié de ceux qui le craignent. Nous voyons qu'ici la paternité céleste est encore une image empruntée à la paternité humaine. Et dans le Nouveau Testament il y a une inversion, je dirais une révolution copernicienne, une révolution totale. Ce n'est plus la paternité humaine qu'est l'archétype de la paternité divine, mais c'est la paternité divine qui est l'archétype, le modèle et la source et la puissance, la vérité de toute paternité, crucielle et sur la terre, comme le dit St. Paul dans l'épître aux Ephésiens, chapitre 3. Ainsi, éternellement, dans l'engendrement du Fils par le Père, le Père prononce cette parole: « Tu es mon Fils, aujourd'hui Je T'ai engendré ». Cette parole du psaume, qui est probablement une parole utilisée dans le rite du temple de l'intronisation du roi, revêt au-delà de la signification historique et littérale, un sens théologique, il nous relève quelque chose du mystère de la filiation divine. « Tu es mon Fils et aujourd'hui Je T'ai engendre » dans un aujourd'hui éternel. A cette parole du Père portée sur le Fils par l'Esprit, répond le Fils lui-même, dans la seule parole que nous révèle l'écriture, Abba. Rappelez-vous la seule fois où les évangiles prononcent le mot « Abba » - Père:

une seule fois dans le jardin de Gethsémani, selon l'évangéliste Marc (c'est le seul endroit dans les évangiles Marc, 15). Jésus disait Abba - Père. Tout est possible, loin de moi cette coupe. C'est en Allemagne, un professeur qui est décédé maintenant, Joachim Eremias, un des grands exégètes du Nouveau Testament, qui a montré que la prière, le terme Abba, le terme araméen correspondant à « Père », était certainement la prière courante du Seigneur, mais une prière au-delà de la conscience humaine de Jésus. Vous savez quand Jésus était dans le Temple, (Evangile de Luc), à l'âge de 12 ans, déjà il a annoncé: « Ne savez -vous pas que Je dois être aux choses, aux affaires de mon Père? ». La connaissance par Jésus du Saint Père est une connaissance non instruite de main d'homme, est une connaissance inspirée directement de l'Esprit Saint, parce que Jésus, de toute éternité, portait en Lui cette parole « Père » et ainsi nous avons le dialogue éternel du Père et du Fils - Abba: « Tu es mon Fils ».

A notre tour, le Fils Eternel, devenu fils de l'homme, nous fait participer à cette filiation. « Père (Jean 17) je leur ai révélé Ton nom ». Dans cette révélation du nom du Père par le Fils, l'Esprit Saint, je le disais bien, n'est pas absent. L'Esprit Saint n'est pas passif. L'Esprit Saint repose dans le Fils, dans l'Esprit Saint Jésus prie le Père, rappelez-vous dans l'Evangile de Luc, Jésus exulta dans l'Esprit Saint lorsque les 70 disciples révèlent de la prédication, et lorsqu'il exulta dans l'Esprit Saint il cria: « Je Te rends grâce, Père du ciel et de la terre, puisque Tu as caché cela aux sages et aux puissants et tu l'a révélé aux petits. Je Te rends grâce ». Dans cette prière, Jésus, on peut dire, prie dans l'Esprit Saint parce que Jésus est toujours dans l'Esprit Saint.

Tout le cœur de Jésus est une prière incessante, une prière continuelle. L'Esprit Saint repose dans le Fils, dans l'Esprit Saint Jésus est tourné toujours vers le Père. L'Esprit Saint constitue la puissance même d'amour et de vie. Mais en nous, nous avons ce double mouvement que nous révèlent l'épître aux Romains et l'épître aux Galates.

Dans l'épître aux Galates, l'Esprit Saint gémit en nous: Abba - Père (Galates 4-6). Dans l'épître aux Romains, Romains 8-13, c'est nous qui prions dans l'Esprit Saint: Abba - Père. Et vous voyez qu'il y a là cette correspondance, cette analogie et en même temps cette différence providentielle entre Romains et Galates qui nous ouvre justement quelque chose du mystère de l'Esprit Saint en nous, l'Esprit Saint qui est l'esprit de la paternité, l'esprit de la prière, mais l'esprit d'une telle prière que, lorsque l'Esprit Saint est en nous, nous ne savons pas: est-ce que c'est l'Esprit

qui prie en moi ou est-ce que c'est moi qui prie dans l'Esprit, parce que la frontière entre l'esprit divin et l'esprit humain n'est pas décelable à notre propre connaissance. L'Esprit Saint nous pénètre dans un tel niveau de profondeur de nous-mêmes que nous ne pouvons pas le décerner de notre propre esprit. Saint Augustin, ce grand théologien et père, disait: « *Deus meus, interior intimum meo* », Mon Dieu plus intime en moi que le plus intime de moi-même, plus profond en moi que le plus profond de moi-même. Vous voyez donc, c'est toujours le mystère de l'Esprit Saint. Ceci est le premier aspect du mystère trinitaire, la paternité-filiation dans l'Esprit Saint, nous voyons par conséquent que dans notre vie chrétienne ce thème de paternité sera un thème fondamental, particulièrement dans notre devenir théologique. Le devenir théologique passe nécessairement par la paternité sous une forme ou sous une autre, à condition que nos pères humains, nos pères spirituels, nos pères de l'église se souviennent toujours et nous rappellent qu'ils ne sont que des relais, que des symboles de l'unique paternité du Père.

Deuxième aspect du mystère trinitaire: de même que le Père se donne tout entier dans le Fils dans la génération éternelle, ainsi, dans le temps de la création, Dieu le Père crée, par une surabondance d'amour, et déverse son esprit et sa parole dans le monde. J'ai dit exprès non pas sa parole et son esprit et j'ai voulu dire son esprit et sa parole. Pourquoi? Parce que si vous lisez le premier verset de la Genèse vous voyez que avant même que raisonne la parole créatrice de Dieu: « Que la lumière soit! », nous voyons déjà cette évocation du *rouah Iahve*, de l'esprit de Dieu qui plane au-dessus des autres. Bien sûr on peut donner à *rouah Iahvé*, à cet esprit de Dieu, un sens purement matériel et le mot *rouah* a également cette signification du vent ou du souffle, mais les pères, en particulier ce grand spirituel et théologien de l'Eglise syrienne que fut Saint Ephrem le Syrien comparait l'esprit qui planait au-dessus des eaux à une colombe ou à un oiseau qui couvait et qui faisait germer, et qui préparait les abîmes et les eaux primordiales pour ainsi dire, les préparait à recevoir, à accueillir la parole créatrice de Dieu. Il y a là quelque chose de tout à fait fondamental pour notre théologie que nous oublions constamment ou souvent : la parole de Dieu ne peut germer dans nos cœurs que si nos cœurs et notre intelligence et notre être entier ont été déjà préparés par l'Esprit Saint, par l'esprit de repentance, par l'esprit d'amour, par l'esprit d'obéissance, par l'esprit de sagesse, à recevoir et à reconnaître cette parole, parce que cette parole, il faut aussi la reconnaître. Il y a une reconnaissance, il y a une sorte de consonance entre la parole qui vient et celui qui la reçoit. Donnez à ce sens de la parole de Dieu une signification ontologique absolue; la parole de Dieu, tout d'abord, vient, résonne dans le néant. Il n'y a pas encore de vis-à-vis de cette parole pour l'écouter, pour l'entendre. Mais c'est cette même parole qui crée un vis-à-vis, qui crée le cosmos, qui crée le monde, qui crée la puissance angélique, qui crée l'homme et qui le place debout ou à genoux devant Dieu pour être constitué par cette parole, et puis pour la recevoir, pour l'accueillir, pour l'entendre. Ainsi, cette parole constitue l'être créé dans sa vérité.

Et si nous nous trouvons à Belgrade, je ne peux pas ne pas rappeler toute la signification de la recherche théologique du grand starets serbe, le père Justin Popovic, en particulier de cette Théologie du Logos, qu'il a publiée et dont certaines parties ont été traduites. Un des étudiants du père serbe a fait une thèse de maîtrise sur la pensée chez le père Popovic et je pense que là le père Justin est traditionnel, avec toute la grande tradition alexandrine de Maxime le Confesseur etc. ; nous retrouvons ainsi des vérités fondamentales : le logos divin n'est pas seulement créateur, mais il porte aussi les choses dans l'être, dans l'intérieur de celles-là.

Ainsi, Dieu crée par une seule abondance d'amour, et déverse son esprit et sa parole dans le monde. Lorsque l'homme s'éloigne de Dieu dans la désobéissance et dans la chute, nos débordements d'amour deviennent compassion, deviennent miséricorde, et là, il faudrait rappeler les paroles du grand spirituel syrien, de nouveau, Isaac le Syrien. Personne n'a parlé aussi fortement

que Saint Isaac le Syrien sur cette compassion de Dieu et sur la miséricorde, sur la tendresse de Dieu sur toute créature, même sur les serpents et sur les serpents spirituels.

Le débordement d'amour devient compassion et devient aussi kénose, parce que la kénose est la forme de compassion de l'être de Dieu lui-même. Dieu se donne dans Son Fils, par conséquent, Dieu donne Son Fils dans le monde et le Fils est appelé dans l'obéissance d'amour à descendre, à condescendre jusqu'à notre faiblesse, jusqu'à notre enfer. « Tu es venu sur Terre chercher Adam perdu et, ne l'ayant pas trouvé, tu es descendu jusqu'aux enfers ».

Vous voyez donc cette descente, cette incarnation, descente dans la kénose. Jésus, le Fils de Dieu, assume la nature humaine, Il prend sur Lui le péché humain, Lui qui est sans péché devient péché pour nous. Dieu l'a fait malédiction, Il meurt sur la croix, il descend aux enfers, et aux enfers Il dévitalise la puissance de la mort pour nous ramener dans ce mouvement de gloire et de compassion, pour nous ramener vers le Père.

Ainsi, le sacrifice du Fils est le signe suprême de l'amour du Père, et non pas, comme le pense la pensée occidentale, la satisfaction d'un Dieu en colère. Ainsi, la croix du Christ est plantée dans le monde et devient la loi de notre chemin de vie, nom de résurrection marquée par le baptême de notre être entier, et aussi par le baptême de notre intelligence.

Donc, j'ai parlé de la génération-filiation, premier aspect du mystère trinitaire. Deuxième aspect du mystère trinitaire : Dieu crée par Sa parole dans le monde. Troisième aspect du mystère trinitaire : Révélation du Fils comme logos. Non pas le logos platonicien ou filonien, mais la parole créatrice de la Bible, parole créatrice de Dieu qui crée et porte le monde. Par la parole de Dieu, dit le psaume 32, les cieux ont été créés et par l'esprit de sa bouche, toute leur puissance. Nous voyons là tout le parallélisme fondamental dans la Bible, comme dans le Nouveau Testament, comme chez les pères de l'Eglise, dans la Théologie Trinitaire, entre la parole et l'esprit. Parole et esprit, les deux vont ensemble. Le premier qui, lorsque j'ai commencé à enseigner la théologie, m'a ouvert les yeux à ce parallélisme de la parole et de l'esprit, c'est un remarquable philosophe religieux russe, Sergei Nicolaevitch Trubetzkoy, dans son ouvrage sur le logos dans la pensée philosophique et dans la Bible. Ça a été pour moi une révélation, qui m'a porté, je dirais, toute ma vie.

Parlons du logos : le logos, la parole, le verbe, disons nous en français, ce n'est pas seulement un nom de l'économie trinitaire dans le monde, le logos est éternellement logos. Au commencement, était le logos et le logos était en Dieu et le logos était Dieu. Il ne faut pas tomber dans le subordinatisme du Ier siècle, qui disait que, lorsque le Père prononce le logos, par le fait même, Il crée le monde. Bien sûr, le Père crée le monde par son logos, mais le logos ne dépend pas de la création. Le verbe est né du silence du Père (c'est une parole que nous trouvons déjà chez Saint Ignace d'Antioche). Le verbe de Dieu est né du silence du Père. Nous avons là, par conséquent, une relation fondamentale aussi entre le silence et la parole. Cette relation est fondamentale pour la prière, elle est fondamentale pour le sacrement, parce que le sacrement, comme l'école, qui est aussi sacrement, comme la parole de Dieu, qui est sacrement, l'Évangile, qui est sacrement toujours, nous renvoie à l'au-delà de la parole, à l'au-delà du visible, à l'au-delà de l'audible, nous renvoie toujours vers ce silence, vers cette réalité mystérieuse, apophatique. Par conséquent, tout le symbolisme du sacrement serait plat s'il ne nous rappelait pas que, au-delà du visible, nous devons aller vers l'avant et vers l'après de la Liturgie. Cela est fondamental pour la théologie, une théologie qui ne serait que parole et qui ne porterait pas en elle ce goût, cet arôme, ce sens même du silence et de la puissance de l'esprit, eh bien, serait une théologie plate et souvent du simple bavardage et adverbage.

« Quand tu pries, dit le Seigneur, rentre dans ta chambre », je vous rappelle ces deux paroles du sermon sur la montagne (Matthieu 6 et 7): « Quand tu pries, retires-toi dans ta chambre, ferme sur toi la porte et prie ton Père qui est là dans le secret et ton Père qui voit dans le secret (dans le secret c'est aussi dans le silence) te le rendra. Dans vos prières ne rabâchez pas comme les païens qui s'imaginent qu'en parlant beaucoup ils se feront bien écouter ». Donc, il faut que la théologie procède d'un silence intérieur et qu'elle y ramène. Quelquefois, nous lisons des ouvrages de théologie et, à un moment donné, notre cœur s'embrase et l'on a envie de laisser de côté le livre et de se mettre à genoux, à prier. Eh bien alors, c'est que ce livre et que cette parole théologique a été bénie, cette parole, elle provient d'un silence, elle produit en nous un désir simplement de s'agenouiller, de s'abîmer dans la présence de Dieu.

Un autre aspect de la théologie de nouveau trinitaire, et là je vais faire appel à la grammaire. Quand nous disons la parole de « Dieu », nous pouvons nous interroger : Dieu parle à la première personne ou Dieu est à la seconde personne ou Dieu est à la troisième personne ?

Premièrement, Dieu à la première personne. Dieu dit « Je ». Dire que Dieu parle est une chose très importante. Il ne s'agit pas tellement d'une parole seulement verbale, que nous pouvons entendre avec l'oreille physique. Bien sûr, Dieu parle dans la création. La parole de Dieu, c'est l'acte ontologique, mais Dieu parle dans l'Ancien Testament par les prophètes, par les sages, par les justes, par les psalmistes. Dieu parle en Christ et Dieu parle, finalement, dans l'Esprit Saint, dans l'Eglise.

Et nous appelons cette parole fondamentale de Dieu - la révélation. La révélation, c'est l'acte fondateur et fondamental de la relation de l'homme à Dieu. Tout le reste découle de là. Dieu suscite l'homme par sa parole et Il le pose en face de Lui et puis Dieu dialogue avec l'homme par sa parole. Dans cette première étape de la révélation, l'homme écoute, l'homme accueille au cœur de lui-même, dans sa terre intérieure du cœur, il reçoit ces paroles de Dieu comme une semence qu'il doit nourrir, pour germer et pour grandir. C'est d'abord l'écoute, l'obéissance, l'ouïe de l'homme, l'amène de l'homme à Dieu.

Deuxième mode de la théologie : Dieu est à la seconde personne, « tu ». C'est l'homme ou les anges, la nature entière, le cosmos que tout souffle loue au nom du Seigneur, toute la création rassemblée dans la prière de l'homme et dans la prière de l'église, qui s'adressent à Dieu à la seconde personne, en Lui disant « tu »: nous Te louons, nous T'adorons, nous Te rendrons grâce, etc. C'est la réponse de l'homme, une réponse de serviteur, une réponse de celui qui est appelé à devenir l'enfant de Dieu et celui qui est appelé à grandir dans une relation filiale et d'amitié avec Dieu, dans une relation de communion dans le terme, disaient les pères, est la divinisation, le corps du désirable, disait Saint Basile, c'est être Dieu. Ainsi s'instaura dialogue entre Dieu et l'homme, ce dialogue qui est celui de la prière, du culte, non seulement du culte ecclésial, liturgique, comme nous le vivons dans nos églises, mais aussi du culte intérieur, de ce que les pères appelaient dans la Philocalie la liturgie du cœur, cette liturgie du cœur qui a la même structure, les mêmes lois que la liturgie ecclésiale et que l'eucharistie. Et ce culte intérieur, comme le culte ecclésial, qui font un, définissent la véritable existence de l'homme dans sa relation et dans sa réponse à Dieu. Et c'est seulement, bien sûr, cette prière adressée par la création et par l'homme à Dieu qui comporte des formes multiples. La louange, l'adoration, l'action de grâce – « nous Te rendrons grâce »-, « nous Te supplions »-, le repentir, etc., tout cela entre dans le cadre de la réponse de l'homme à son Créateur, à son Père.

Enfin, Dieu à la troisième personne : quelle audace n'avons-nous pas d'oser parler de Dieu, de mettre Dieu à la troisième personne, c'est-à-dire d'en faire ou de risquer d'en faire un objet, de le

chosifier. C'est l'énorme danger de la théologie. La théologie, si on isole Dieu à la troisième personne, oubliant Dieu à la première et Dieu à la seconde, la théologie est coupée de ses racines, de son fondement, de son cadre, de cet espace vivant qu'est le dialogue où Dieu parle et l'homme répond. C'est seulement à l'intérieur de cette relation vivante que l'on peut parler de Dieu et c'est ainsi que nous pouvons nous souvenir de la pratique des Juifs, des sages et des copistes de la Bible d'Israël de ne pas prononcer le nom de Iahvé. Je vous rappelle le commandement du décalogue : tu ne prononceras en vain le nom de Dieu.

C'est là que nous touchons à la crise de la théologie, une crise que, je vous disais, n'est pas nouvelle, que nous découvrons déjà dans les premiers siècles, dans la gnose, d'une part, aux arianistes de la fin du IV^{ème} siècle, qui affirmaient connaître Dieu, tentation du scolastique d'Occident et d'Orient connaître Dieu, usage immodéré du syllogisme de la logique formelle. Il faut dire, notre temps, aujourd'hui, dans cette fin du XX^{ème} siècle, tant dans l'orthodoxie vivante que dans l'Occident et dans le mouvement œcuménique également, je dois témoigner, redécouvrir la dimension que nous appelons la dimension doxologique de la théologie, et je dirais aussi bien la dimension théologique de la doxologie. Qu'est-ce cela signifie ? La doxologie, c'est la louange qui découvre le fait qu'on ne peut pas parler de Dieu si la louange ne monte même temps de notre cœur, et cette louange, elle même, doit informer, doit colorer notre langage théologique. Le langage théologique doit être un langage priant, un langage de feu, un langage chaud, un langage aimant. Si nous faisons de la théologie à froid, eh bien, nous blasphémons.

Les formes de la théologie où Dieu est à la troisième personne sont des formes multiples. Déjà les psaumes parlent de Dieu à la troisième personne quand, par exemple, l'Esprit Saint lui-même nous exhorte à bénir le nom du Seigneur : « Mon âme bénit le Seigneur ! ». Qui est-ce que parle ici ? Ce n'est pas moi ; j'écoute, au contraire, mon âme écoute cette parole qui me vient d'ailleurs, mon âme bénit le Seigneur, que tout souffle loue le Seigneur ! On pourrait dire que c'est l'Esprit Saint lui-même ici qui nous parle de Dieu et qui nous invite et qui nous montre Dieu à la troisième personne.

L'Eglise aussi nous invite à l'éveil spirituel quand il y a le carême et cela nous éveille et exalte notre vigilance : « Mon âme, mon âme, lève-toi, pourquoi dors-tu ? ». Les formes de la théologie sont multiples. Le témoignage sur Dieu, je pense, est, peut-être, la forme première : témoignage par la parole, témoignage par la vie, témoignage par la mort en nous rappelant qu'en grec, le mot « témoin », c'est martyr. Témoignage de parole, témoignage de vie, témoignage de mort, témoignage de résurrection : ainsi, le Christ, Il est, Lui-même, le premier témoin de Dieu et même dans l'Apocalypse nous trouvons un passage où le Christ est appelé : « Ainsi parle le témoin fidèle et véridique ». Voilà le Christ, il est le premier témoin, il nous parle de Dieu, il nous parle du Père. A notre tour, nous entrons dans ce témoignage, le témoignage du Christ, nous le recevons en nous-mêmes et nous le faisons nôtre. Seconde forme de la théologie, ce sont des formes primordiales, des formes premières : je dirais le charisme, la prédication. La première forme du charisme serait évidemment la prédication de l'Evangile et là, de nouveau, nous revenons au mystère du Christ : le Christ est à la fois le porteur du charisme, l'objet du charisme. Il est l'évangéliste unique, il est l'Evangile, lui-même, du salut. Ainsi, par cet Evangile du Christ, nous entrons dans ce témoignage du Christ, nous entrons dans ce charisme et nous devenons à notre tour les porteurs de l'Evangile que nous annonçons jusqu'aux limites de la terre.

Troisième forme d'action théologique : la catéchèse, l'enseignement. Là, de nouveau, nous devons, bien sûr, commencer par le Seigneur lui-même : « Ne vous appelez pas docteurs, car vous n'avez qu'un seul docteur, le Christ ». Le Christ, Il est notre catéchète, notre catéchiste fondamental,

et c'est en entrant dans le mystère du Christ que nous entrons dans la sagesse et que nous recevons l'esprit de sagesse et nous devenons des pédagogues à notre tour, les pédagogues de la foi.

Cette pédagogie théologique et spirituelle, de nouveau je rappelle Saint Paul, est un véritable enfantement, et là j'aime beaucoup citer Saint Paul dans l'Épître aux Galates (Galates, 4-19), une thèse qui me paraît très importante : « Mes enfants pour qui j'éprouve de nouveau les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous ».

Je voudrais que vous reteniez cette idée fondamentale : que Saint Paul et tous ceux qui, à la suite de Saint Paul, vivent ce mystère de la paternité, ils le vivent dans une souffrance, dans un engendrement, dans une mise au monde ; une mise au monde spirituelle est toujours une mise au monde douloureuse. Ainsi, Saint Paul a souffert, il a vécu cette douleur de l'enfantement, comme une mère pour engendrer des enfants de Dieu.

Enfin, un autre aspect de la théologie, qui est celui que j'appellerais la contemplation spirituelle que vous a dit le nom que vous apprenez la théologie mystique, une mystique que nous pourrions dire une mystique obligatoire, une mystique dans laquelle, lorsque nous sommes plongés dans l'Esprit Saint, eh bien, l'Esprit Saint nous enseigne et nous révèle le mystère de Dieu. L'Esprit Saint nous enseigne, il dépeint en parole l'icône du Christ. La théologie mystique, je dirais, c'est un besoin intime, un besoin qu'on ne peut écarter, un besoin de connaissance, un besoin de vision, un besoin de communion spirituelle, un besoin de contemplation et puis, ensuite, ayant contemplé, un besoin de partage de l'expérience de Dieu. Finalement, la prière construit la connaissance théologique. Ici, j'aimerais m'arrêter un moment sur la parole d'Évagre le Pontique, celui qui prie est théologien, celui qui est théologien prie.

La première chose générale qu'il faut dire dans cette double parole, c'est que la prière a la primauté. Il y a une priorité, une primauté de la prière. Il n'y a pas seulement un équilibre entre une pensée théologique et un mouvement de prière vers Dieu, mais une certitude que celui qui prie est théologien, qu'il le sache ou qu'il ne le sache pas, qu'il emploie le mot ou qu'il ne l'emploie pas, celui qui prie est théologien dans le sens le plus fondamental du terme, parce que la prière en elle-même, que nous le sachions ou non, est une relation personnelle de l'homme à Dieu et de l'homme ou Dieu trinitaire. La prière, si elle est vraie, est toujours une notion véritable, un élan, un murmure de l'Esprit Saint au cœur de l'homme. Même le désir de la prière, car la prière ne monte pas, mais on souffre de ne pas pouvoir prier, et ce désir, cette souffrance de l'absence de prière est déjà une prière en moi, comme le disait Saint Ignace d'Antioche au second siècle, il y a une eau vive qui murmure en moi, vient vers le Père.

Nous trouvons cela chez les pères de l'Église. Saint Séraphin de Sarov disait que nous ne cessons pas d'appeler l'Esprit Saint et que lorsque l'Esprit Saint est en nous, dit-il, « arrêtez-vous de l'appeler, il est là ».

Dans la véritable prière, ce n'est plus moi qui prie, c'est l'Esprit Saint qui prie en moi. D'autre part donc, celui qui prie est théologien, nous l'avons vu. Dans le moment de prière véritable, que nous avons cette nostalgie de Dieu, cet attendrissement devant la beauté du cosmos ou dans la compassion pour la souffrance qui nous entoure, il s'agit toujours d'un mouvement d'émotion de l'Esprit Saint au cœur de notre être.

L'Esprit Saint ouvre en moi un espace nouveau, dans lequel le Christ apparaît avec son visage, ce visage donc de douleur, ce visage de Ressuscité. Les deux vont ensemble, parce que dans

le cœur du ressuscité demeurent les stigmates de la crucifixion qui sont désormais des trouées de lumière.

D'autre part, celui qui est théologien prie. L'autre aspect : ce n'est pas une affirmation, mais, je dirais, c'est un jugement ou une question qui s'adresse à chacun de ceux qui s'évertuent ou prétendent exercer le métier ou la vocation, la profession de théologie et qui se sentent investis du charisme de la théologie, de l'enseignement de la connaissance. Pour chacun de nous, c'est un jugement, la théologie, parce qu'il n'y a pas un désaccord, une inadéquation, un décalage profond entre ce que je dis, ce que je sens et ce que je vis.

Ainsi, quelles sont pour nous les exigences de la véritable théologie ? Pour une théologie vécue ? La première étape, je crois, est un appel à la repentance (*metanoia*), à la conversion. Le renouvellement profond de soi, où l'être entier doit se détourner des ténèbres de son existence, renoncer au vieil homme ou à Satan, c'est une dimension baptismale, constante, de notre vie entière, renoncer à toutes les formes directes ou insidieuses d'illusion, de séduction diabolique, renoncer au péché et tendre à une purification de l'être entier : purification du cœur, car le cœur est le centre de la connaissance du mystère humain, purification des sens par l'ascèse du corps, purification et ascèse de l'intelligence. Lorsque l'intelligence est coupée de la grâce, elle s'enorgueillit, elle se durcit, elle s'auto-affirme. L'intelligence aussi doit passer avec l'être entier par le mystère du baptême, c'est-à-dire par la mort et la résurrection du Christ. Ainsi, le baptême ne concerne pas seulement celui d'un petit enfant ou même d'un adulte, mais de tout ce que suppose le baptême, cette renonciation préalable et postérieure au baptême, durable, qui amène à demander le sacrement de la vie nouvelle. Le baptême est donc, à la foi, le terme d'une longue préparation et de purification et en même temps le début de la vie en Christ. Et par conséquent, lorsque nous parlons du baptême total de notre être, nous devons y inclure le baptême de l'intelligence. De l'intelligence orgueilleuse, qui pense pouvoir être elle-même le critère des choses et le critère du monde. Cela implique que l'intelligence apprenne à découvrir le silence, en entrant dans les profondeurs du cœur. C'est un programme de ce qu'on appelle « La spiritualité orthodoxe » - la spiritualité hésychaste, la prière du cœur, dans laquelle l'homme, peu à peu, est enseigné par l'Esprit Saint, qui le conduit avec douceur et avec maternité dans cette descente dans les profondeurs intimes de l'être où se trouve le lieu de Dieu, le lieu du Christ. Et lorsque l'intelligence a vécu cette mort au vieil homme, lorsqu'elle s'est purifiée par la descente dans le cœur, alors, désormais, la vie rejaillit du cœur, la parole de Dieu doit mourir comme le grain de blé, doit mourir pour renaître et ainsi l'intelligence retrouve la parole. Mais ce n'est plus une parole venant de l'extérieur, c'est une parole qui jaillit du plus profond de notre être. L'intelligence retrouve la parole, une parole nouvelle, comme le dit le Christ: « Si le grain est mort à l'intérieur, il ne porte pas de fruits ». Le grain, c'est la parole de Dieu, mais c'est aussi notre être entier. Nous mourons dans le Christ, le Christ meurt en nous. Alors, la vie nouvelle jaillit, et tout ce que nous sommes, tout ce que nous faisons, tout ce que nous pensons, tout ce que nous disons, tout ce que nous agissons, tout cela acquiert une qualité nouvelle en Christ. Ma parole ne sera plus ma parole, mais sera ma parole en Christ ou la parole du Christ en moi. Mon langage ne sera plus mon langage, mon regard ne sera plus mon regard, mais ce sera parole, langage, regard et, finalement, amour du Christ.

Le deuxième point, c'est la vie en Eglise. Le père Florovsky rappelait dans un ouvrage remarquable sur l'ecclésiologie cette parole de Tertullien qui disait: « *Unus christianus, nullus christianus* », un chrétien seul, n'est pas un chrétien, ce qui signifie que le chrétien ne peut rester isolé, celui qui entre dans la vie de Christ entre par ce fait même dans le corps du Christ, qui est l'Eglise, dans le mystère de la communion. Cette mesure de communion est une notion très importante dans Saint Paul, dans Saint Jean et c'est l'Esprit Saint, l'esprit de communion, qui nous incorpore au Christ comme personne, mais non seulement au Christ comme personne, mais à la

totalité du corps du Christ, qui est inséparable de la tête. Ici, je voudrais, bien sûr, je voudrais rendre hommage à un grand théologien orthodoxe moderne, Grec, le métropolite Jean Zizioulas qui a beaucoup développé le thème de l'Eglise-corps du Christ à la suite de son maître, le père Florovsky, en montrant que nous ne pouvons plus, en un certain sens, parler du Christ-tête sans parler en même temps et avec cela du corps. Le corps, c'est une image paulienne: le Christ et l'Eglise, tête et corps. C'est une image, d'ailleurs, à partir bien sûr à Saint Paul, mais que développera aussi père Florovsky, le montre Saint Augustin dans sa fabuleuse parole: « *Christus totus, caput et corpus* ». Le Christ est un Christ total, la tête et le corps. Donc, c'est une image fondamentale. Par conséquent, le Christ est inséparable de son corps. Mais cela ne doit pas nous faire oublier une autre image de Saint Paul, qui est le Christ-époux et l'Eglise-épouse. Là nous n'avons plus l'unité organique, biologique, pour ainsi dire, de la tête et du corps, inséparable l'un de l'autre, mais nous avons cette vision du face-à-face que vivait Israël dans Le Cantique des Cantiques, ou dans le terme de l'époux ou de l'épouse – « Tu es mon époux », dit le prophète à Dieu, et Saint Paul, l'Epître aux Ephésiens, donc nous avons là le face-à-face de l'époux et de l'épouse, et c'est pour ça que l'Eglise n'est pas seulement dans le Christ, mais aussi l'Eglise appelle le Seigneur: « Viens, Seigneur Jésus! ». Par conséquent, tout cela nous situe dans le thème de la communion de sang que nous vivons, que nous respirons, que nous devenons. La communion de sang, c'est le milieu de l'Esprit Saint. L'Esprit Saint, Il est cet espace de la communion dans laquelle nous retrouvons nos liens avec le Père. Et c'est pourquoi nous revenons ici au thème de la paternité spirituelle dépeinte de l'Eglise, cette paternité est nécessaire et nous avons une relation très réelle de paternité, que ce soit chacun de nous, il a peut-être des pères particuliers qu'il aime, ces pères, ils ont été pour ce qui les ont connus, qui les ont aimés, ils ont été, ils demeurent de véritables pères dans la foi, qui nous ont construit et qui nous portent jusqu'aujourd'hui et pour toujours. Ainsi, les pères, ce ne sont pas seulement des pères très lointains dans le temps et dans l'espace, ce sont des pères qui sont ici et parmi nous aujourd'hui, et particulièrement dans la Liturgie et l'eucharistie assurent cette présence réelle des pères et de tous les saints dans notre vie aujourd'hui. Eux avec nous et nous avec eux.

Un autre point que je ne fais que mentionner: quand on dit paternité et tradition, il faut bien sûr remonter aux sources mêmes de la paternité et de la tradition - ce sont les Saintes Ecritures. Nous devons apprendre et réapprendre à nous nourrir des Ecritures, à considérer les Ecritures comme une nourriture, comme une boisson. « J'ai une autre nourriture, disait Jésus aux disciples, Evangile de Jean, que vous ne connaissez pas ». Dans l'Ancien Testament, ce sont les psaumes, les psaumes qui étaient, d'ailleurs, la prière du Christ. Quand on s'habitue à lire les psaumes, ils deviennent une source extraordinaire de connaissance et pas seulement de connaissance livresque, mais de sensibilité, de sagesse spirituelle. Il est bon de lire les psaumes régulièrement, tous les jours, si l'on peut. Les psaumes nous introduisent peu à peu au mystère du Christ, parce que les psaumes nous décrivent finalement le mystère du Christ sous toutes ses formes. Rappelons aussi ce que le Seigneur a dit: « *Scriptures et Ecritures, toutes, elles témoignent de moi* ». Par conséquent, il faudrait lire les Ecritures régulièrement, constamment, les lire debout ou à genoux, donc vivre ce que nous appelons aujourd'hui un ressourcement biblique.

Enfin, un dernier point: connaissance et amour. Cet amour découle de la paternité, de la miséricorde, de la compassion du Père qui est tout entier dans le Fils et dans l'Esprit. Dans le langage biblique, la connaissance et l'amour vont du Père. Lorsque après la chute Adam s'approcha d'Eve et elle conçut Caen, il est dit: « Adam connut Eve ». Une connaissance intégrale de l'âme et du corps, l'union des deux qui font un seul chair, un seul être.

Quand j'étais jeune, je lisais Saint Augustin et il disait, je crois dans son grand ouvrage sur la Trinité: « Pour aimer, dirait-il, il faut d'abord connaître ». Comment peut-on aimer celui qu'on ne

connaît pas? Cette parole m'avait toujours choqué et j'avais toujours envie d'écrire un grand traité qui n'est jamais écrit pour montrer que, pour connaître, il faut d'abord aimer et que l'amour ouvre à la connaissance, en réalise, bien sûr, les deux vont ensemble, comme le dit Saint Paul: « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis un airain qui résonne ou un cymbale qui retentit. Et quand j'aurais le don de prophétie, la science de tous les mystères et toute la connaissance, quand j'aurais même toute la foi jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien ». La foi, l'espérance et la charité demeurent, mais la plus grande d'entre elles, c'est la charité, l'amour. L'amour de Dieu a été déversé dans nos cœurs par le Saint Esprit qui nous a été donné. Ainsi, l'Esprit Saint Lui-même déverse l'amour de Dieu en nous, comme un parfum, comme une nuit parfumée et cet amour dilate notre cœur, nous rend capables de plus grand amour, dilate notre cœur à l'infini.

Et pour terminer, je repris la question: peut-on enseigner la théologie? Peut-on apprendre à parler de Dieu? Tous nos efforts, toutes nos pédagogies, toutes nos écoles de théologie, tout cela est subordonné au feu, c'est une image, au souffle, c'est une autre image, à l'eau vive de l'Esprit. Pourtant, nous sommes sous le jugement de l'Esprit et nous sommes contraints, poussés par l'Esprit de rendre compte de notre expérience. Nous avons ce sentiment que d'une part nous sommes impuissants que seul l'Esprit peut parler en nous, mais l'Esprit vient en nous, Il nous pénètre, Il nous contraint de parler et Il nous pousse, Il nous jette dans l'arène publique, pour témoigner de Dieu dans le monde.